



e-Migrinter

6 | 2010

Roms & Gens du Voyage

« Mémoires et migrations : le cas des populations juives maghrébines en situations post-coloniales »

Compte rendu de la Journée d'études du 11 mars 2010 à la MSHS de Poitiers

Hélène Simon-Lorière



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/1290>

DOI : [10.4000/e-migrinter.1290](https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1290)

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2010

Pagination : 83-85

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Hélène Simon-Lorière, « Mémoires et migrations : le cas des populations juives maghrébines en situations post-coloniales », *e-Migrinter* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 22 août 2019, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/1290> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1290>

Tous droits réservés

VIE DU LABO

« Mémoires et migrations : le cas des populations juives maghrébines en situations post-coloniales » Journée d'études, MSHS, Poitiers, 11 mars 2010

Compte rendu par **Hélène Simon-Lorière**

Le jeudi 11 mars 2010 a eu lieu une journée d'études consacrée aux populations juives maghrébines en situations post-coloniales dans le cadre du séminaire « Mémoires Migrantes : Citoyenneté, Territoires » co-organisé par les laboratoires CITERES (Université de Tours) et MIGRINTER. Yann Scioldo-Zürcher, historien, chargé de recherches au CNRS (MIGRINTER), et Yolande Cohen, historienne, professeur à l'UQÀM, chercheuse invitée à MIGRINTER, ont animé cette journée qui s'inscrit dans un projet de recherche qu'ils mènent ensemble sur l'histoire et les trajectoires socio-géographiques des migrants juifs en France et au Canada. Étaient également invités à partager les résultats de leurs recherches Emanuela Trevisan-Semi, historienne, professeure à l'Université ca Foscari de Venise, et Martin Messika, doctorant en histoire à l'Université Paris 1 et à l'UQÀM.

Le séminaire « Mémoires Migrantes : Citoyenneté, Territoires » a été mis en place par un groupe de chercheurs de CITERES et de MIGRINTER pour « comprendre les phénomènes de mémorialisation et de patrimonialisation des immigrations » à travers des approches disciplinaires variées¹. Cette journée d'études sur les populations juives maghrébines en situations post-coloniales apporte de nouveaux éléments sur la construction des mémoires migrantes par les migrants eux-mêmes et par la recherche. Si les intervenants étaient tous historiens, les débats avec les participants au séminaire ont permis un dialogue et des interrogations transdisciplinaires.

La première partie de cette journée d'études proposait des regards croisés sur les migrations des Juifs du Maroc. **Emanuela Trevisan-Semi** (Université ca Foscari, Venise) et **Yolande Cohen** (Université du Québec à Montréal) s'interrogent toutes deux sur les raisons qui ont motivé le départ des Juifs hors du Maroc et sur la façon dont ces départs sont racontés, de chaque côté de l'Atlantique. Les recherches d'**Emanuela Trevisan-Semi** au Maroc s'intéressent aux représentations que les musulmans de Meknès se font de ces départs dans les années 1960 et 1970, celles de **Yolande Cohen** au Canada aux récits que font les immigrants juifs marocains de leur propre départ du Maroc. Face à des interlocuteurs

¹ Voir l'annonce de la première journée de travail autour de cette thématique sur le site internet du laboratoire CITERES : http://citeres.univ-tours.fr/p_cost/cost.pdf

différents et dans des contextes différents, elles font toutes deux le constat d'un silence et d'un relatif oubli à propos de ces départs.

Emanuela Trevisan-Semi a surtout recueilli un discours unanime selon lequel les musulmans marocains n'ont pas de responsabilité dans le départ des juifs. La majorité de ses interlocuteurs, toutes classes sociales confondues, a oublié le climat d'intolérance envers les juifs qui régnait à Meknès à la fin des années 1960, en lien avec les guerres israélo-arabes. Dans la mémoire collective populaire de la ville, les relations entre juifs et musulmans étaient bonnes. Le départ des Juifs, qui a créé un vide important (on recense, en 2004, 80 juifs à Meknès, ville de 470 000 habitants, alors qu'elle en comptait près de 20 000 en 1953), reste inexplicable. Ce thème de l'émigration des Juifs a été ramené dans le débat public au Maroc grâce au cinéma : deux films en 2007, *Adieu mères* et *Où vas-tu Moshe ?*, et une large place donnée à l'histoire des Juifs marocains au festival de cinéma d'Agadir en 2009. À partir de son travail d'entretiens, **Emanuela Trevisan-Semi** montre que les départs des juifs ont renforcé les stéréotypes des musulmans envers eux. Au-delà de l'explication fataliste (« c'est le destin qui les a fait partir »), les musulmans marocains ont observé que la décision du départ avait surtout été influencée par les femmes et les enfants. Les pères de famille juifs auraient montré un manque de virilité, un défaut d'autorité, en se laissant dominer par la peur. Cette représentation a renforcé l'image que les musulmans avaient des juifs marocains, sans entraîner une remise en question du comportement de la majorité face à l'une des minorités nationales.

Au Canada, et plus précisément au Québec, **Yolande Cohen** rappelle que les recherches ont montré combien les Juifs ont su s'appuyer sur les politiques multiculturalistes pour s'affirmer comme une minorité spécifique. Les Juifs marocains, majoritaires dans la vague d'immigrants juifs d'Afrique du Nord arrivés dans les années

1970, ont joué un rôle important dans la constitution d'un ensemble communautaire juif francophone et sépharade. Ils se sont tournés vers le Canada, avec l'aide des organisations juives, quand la France leur a fermé ses portes : environ 8 000 se sont installés au Québec entre 1960 et 1991. Les études qui ont été consacrées à cette population se sont davantage intéressées à leur intégration au Québec qu'aux conditions de leur départ. Lors d'enquêtes menées dans les années 1980 auprès de Juifs originaires du Maroc, Yolande Cohen avait relevé une « amnésie » concernant le départ. Reprenant cette interrogation à la fin des années 2000, elle a mené de nouveaux entretiens qui font émerger des récits paradoxaux. La majorité des personnes rencontrées considère le départ du Maroc comme volontaire et insiste sur la cohabitation conviviale qui y régnait depuis longtemps et qui a pris fin à cause d'événements externes. Cependant, quelques interlocuteurs ont mis en avant un nouveau type de discours, émergent depuis les années 1990 en lien avec les analyses post-coloniales, qui envisage le départ comme un exil forcé et qui rappelle les humiliations subies par les Juifs au Maroc et en Afrique du Nord en général. En cherchant à reconstituer les modalités du départ du Maroc et la façon dont les acteurs de cette migration la racontent, Yolande Cohen contribue à la définition de cet enjeu mémoriel.

La deuxième partie de la journée a surtout été centrée sur les mémoires des Juifs d'Afrique du Nord en France, avec les interventions de **Martin Messika** (Université Paris 1, UQAM) et de **Yann Scioldo-Zürcher** (CNRS, Migrinter).

Martin Messika (Paris 1, UQAM) a présenté les débuts de ses recherches sur l'arrivée des Juifs maghrébins en France en développant l'exemple d'un foyer étudiant, « le Toit familial » ou Centre Guy Patin, à Paris de la fin des années 1950 aux années 1970. En étudiant les dossiers des jeunes

hommes accueillis dans cette maison des étudiants, il compare les éléments de profils entre Tunisiens et Marocains (les Algériens ne sont presque pas représentés dans le centre). Ses questionnements portent sur le rôle de ce foyer dans les stratégies migratoires de ces jeunes gens, sur les différences entre les deux groupes nationaux en termes d'origines sociales, de liens familiaux, de liens aux institutions communautaires juives, et en termes de projets professionnels. **Martin Messika** montre par exemple que l'accès à ce foyer d'étudiants a davantage représenté un moyen de quitter leur pays pour les Tunisiens que pour les Marocains qui avaient souvent déjà un pied en France. Cette recherche genrée pose des questions plus générales sur la communauté juive en France à travers un lieu, le « Toit familial » : quel rôle ce foyer étudiant a-t-il joué dans la prise de pouvoir « politique » des sépharades face aux ashkénazes ? Quel rôle a-t-il joué en termes de socialisation pour la jeunesse juive ? Représente-t-il un lieu de mémoire pour cette communauté aujourd'hui ?

Yann Scioldo-Zürcher a lui aussi choisi de s'appuyer sur des lieux pour l'étude dont il présente les résultats. Il a en effet comparé les formes des mariages juifs religieux à Paris et à Montréal de 1954 à 1970, à partir des registres de *ketoubot* dans trois synagogues : à Paris, la synagogue des Tournelles dans le 3^e arrondissement, et celle de la rue Copernic dans le 16^e arrondissement, à Montréal, la Spanish and Portuguese Synagogue dans le quartier de Côte des Neiges. Au Canada comme en France, l'arrivée des Juifs nord-africains a permis une régénération des communautés juives. **Yann Scioldo-Zürcher** interroge la mixité des mariages (ashkénaze-sépharade, maghrébin-national, juif-non-juif converti). Il a par exemple mené un travail cartographique sur les lieux de naissance des hommes et des femmes mariés dans chaque synagogue, qui s'articule à une plus vaste réflexion sur la façon de représenter une migration dans le temps. L'une de ces cartes

offre une image décalée de la multiplicité des identités juives au Canada. Il constate aussi dans cette étude le poids des conversions féminines, en France comme au Québec, qui correspond à une forte exogamie religieuse. Cette dernière amène à questionner l'évolution de l'individualité dans le processus migratoire et la prise de distance par rapport à la tradition.

À la suite de ces quatre interventions, les échanges sont revenus sur la notion de mémoire et sur les récits à propos du passé qui sont au cœur de questionnements méthodologiques en histoire, mais aussi en sociologie, en anthropologie et en géographie. Si la prise en compte de la part d'affectif que comporte tout récit mémoriel fait consensus, la place accordée au silence et à ses interprétations possibles sont problématiques. Il est parfois difficile pour le chercheur de réécrire les récits recueillis, même s'il essaie de devenir un écrivain du « compte-rendu des comptes-rendus », d'un « acompte (a-conte ?) des acomptes ».

Hélène Simon-Lorière
Doctorante / Migrinter - UMR 6588
CNRS / Université de Poitiers
AMN Université de Poitiers
helene.simon_loriere@univ-poitiers.fr